

Tout seul : dans un grand hôtel des Alpes

Autor(en): **X.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 27

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196977>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bière, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un peu de mode.

On dirait que la mode a pressenti bien avant l'arrivée du printemps la triste figure qu'il nous ferait et qu'elle a voulu, en imaginant de gais costumes et de ravissants chapeaux aux couleurs joyeuses, nous faire rattrapper d'un côté ce que nous perdions de l'autre.

Aussi, pour mettre en pratique une maxime aussi juste que vieille, qui nous conseille de donner à chacun ce qui lui revient, nous devons rendre à la mode un hommage reconnaissant.

Car, sans elle, qu'aurions-nous eu à contempler pendant les sombres mois qui viennent de s'écouler ? En haut, en bas, autour de nous, rien que de tristes choses ! Le ciel morose ou menaçant, les sentiers où nous avions rêvé de passer, toujours boueux, et les gens d'un abattement, d'une humeur ! on en frissonne encore !...

Mais la mode a fait glisser un rayon sur cet amas noir que prenaient les nuages épais et les cœurs abattus.

Tout est jeunesse et gaité dans ce qu'elle a imaginé et sitôt qu'il se fait dans le ciel une petite éclaircie, notre esprit se réveille et se réjouit à l'aspect des robes et des chapeaux qui passent. — Ces derniers surtout ont été créés pour le plaisir des yeux. Il y en a de toutes les couleurs : des mauves, des roses, des jaunes, des verts et surtout des bleus ; cette dernière nuance, du reste, est à l'ordre du jour, et pour qu'un chapeau soit réellement à la mode cette année, il doit être bleu, de ce bleu d'azur que les poètes mettent dans leurs rimes lorsqu'ils parlent du ciel ou des yeux doux et tendres qui font remuer leurs cœurs.

Sans causer de regrets, la mode a fait subir aux costumes un grand changement. Ils sont maintenant pourvus de manches raisonnables et quant aux immenses ballons dont nous gardons le souvenir, les dames s'occupent pendant les jours de pluie à les découper et à les transformer en petites robes pour leurs fillettes ou leurs sœurs cadettes.

En somme, la mode nous montre plus particulièrement, cette année sa sagesse habituelle ; il faut être une fée comme elle pour faire sortir de jolis costumes tout neufs des ailes d'une vieille robe et surtout pour constater nos rues d'astres aux couleurs éclatantes qui, sous la forme de costumes et de chapeaux vaporeux nous produisent l'effet d'un arc-en-ciel descendu sur la terre.

(Une abonnée neuchâtoise.)

Tout seul

dans un grand hôtel des Alpes.

L'hôtel a ouvert le 15 mai, comme l'annonçait la réclame, avec vignette, publiée en plusieurs langues dans les principaux journaux du pays, d'Europe et même d'Amérique.

Jamais réclame plus alléchante. Rien n'y manquait. Situation unique, vue superbe, air salubre, eau abondante. Tout le confort moderne. Distractions de tous genres. Lumière

électrique, ascenseurs, etc., etc. Pour finir, mérite plus précieux encore : « Prix modérés. »

Le 15 mai, au matin, tout le monde était à son poste. Le directeur, rasé de frais, irréprochable dans sa redingote. Le portier et les petits commissionnaires, en livrée bleu de ciel, galonnés de la tête aux pieds. Les sommeliers, en frac, cravate blanche, gilet largement ouvert sur un plastron, dont l'éclat n'avait d'égal que les vestes et les bonnets copieusement empesés des cuisiniers. Les filles de chambre, en tablier à bavette, la tête coiffée d'un gracieux bonnet à ruche tuyautée.

Dans les caves, les crus les plus réputés s'alignaient en rangs pressés ; les capsules métalliques des bouteilles brillaient dans l'ombre comme des myriades d'étoiles. Le garde-manger regorgeait de provisions de toutes sortes. Debout, au milieu de sa cuisine, dans l'attitude d'un général passant une revue, le chef promenait un regard satisfait sur les hautes bouilloires reluisantes, sur la longue suite étincelante des casseroles, des moules de toutes formes, de toutes grandeurs, disposés par rang de taille contre les murs. Il était prêt pour le « coup de feu ».

Devant le perron, l'omnibus fraîchement verni, attelé de trois chevaux, cocher devant, laquais derrière, allait partir pour la gare, à la conquête des clients.

La cloche du dîner, elle-même, se réveillant de son long sommeil, semblait impatiente d'annoncer : « Ces dames et ces messieurs sont servis ! »

Du directeur au garçon chargé de cirer les chaussures, tout ce monde avait le sourire sur les lèvres, ce sourire traditionnel dans l'honorable corporation, ce sourire qui ne doit jamais faillir, quel que soit le temps, quelles que soient les circonstances, et qui veut dire : « Soyez les bienvenus, on vous attendait. »

Déjà l'on escomptait les recettes et les gratifications, qui ne pouvaient manquer d'être fructueuses, si le soleil voulait bien accorder son précieux concours.

Le jour de l'ouverture, malgré un temps superbe, l'omnibus rentra à vide.

Le second jour il plut, puis le troisième, puis le quatrième, et ainsi de suite. Chaque matin, le garçon de peine cirait, à l'œil, les chaussures de ses camarades ; les filles de chambre frottaient les parquets, qui se ternissaient, lavaient les fenêtres, salées par la pluie ; les cuisiniers redonnaient un coup de torchon aux cuivres ; les sommeliers entretenaient l'argenterie. Deux fois par jour, l'omnibus descendait en vain au chemin de fer, tandis que le directeur lançait l'ordre aux journaux de répéter l'annonce, au bas de laquelle il faisait ajouter :

Séjour d'été incomparable ; proximité de forêts de sapins ; excursions variées. Conditions spéciales pour séjour prolongé. Chauffage central.

Huit jours se sont écoulés dans cette pénible attente. Le temps semble s'améliorer.

L'omnibus amène un client. Quelle au-

baine ! L'espoir renaît. Le personnel de l'hôtel, à peu près au complet, est sur la terrasse pour le recevoir. A la vue de tout ce monde, le pauvre homme est pour se trouver mal.

On lui donne la meilleure pièce. Dans leur empressement, les filles de chambre manquent de l'inonder, en lui apportant de l'eau pour se rafraîchir. Le directeur, avec mille précautions, lui annonce qu'il est le premier, le seul hôte de la maison, mais qu'il attend tous les jours de nouveaux arrivants. Les demandes sont nombreuses.

Craignant pour lui la solitude de la vaste salle à manger, on lui fait prendre ses repas dans un petit salon. A table, six garçons sont en faction derrière lui, prévenant ses moindres désirs. Le directeur vient lui tenir compagnie ; il lui parle du charme de la contrée, des courses variées qu'on y peut faire. Veut-il sortir, trois ou quatre sommeliers s'emprescent autour de lui ; un lui passe son pardessus, un autre lui tend sa canne, un troisième, son chapeau. Tous les soirs on fait bassiner son lit.

Le surlendemain de son arrivée, la pluie a recommencé. Il fait froid. De gros nuages traînent le long des montagnes, masquant les sommets, tandis qu'en bas, la plaine est noyée dans le brouillard.

Voyant que son client commence à trouver le temps long, le directeur s'ingénie à découvrir de nouvelles distractions. Il le promène dans tout l'hôtel, dont il lui fait admirer les installations perfectionnées. Des caves aux greniers, il visite tout. Le chauffage central, l'usine d'électricité, les appareils de bains, de douches n'ont plus pour lui de secrets.

Le matin, à son lever, son premier soin est de descendre au bureau, pour consulter le baromètre. Comme celui-ci restait toujours bas, le directeur l'a prudemment fait enlever et dit à son client qu'il est en réparation. La matinée se passe en causeries, dans le bureau, au coin d'un bon feu. Sitôt qu'on entend, au loin, les grelots des chevaux de l'omnibus, revenant du chemin de fer, tout le monde est sur la porte. Mais, hélas, personne dans la voiture.

L'après-midi, ce sont d'interminables parties de whist, d'échecs, de billard, avec le directeur ou son secrétaire. Si, par hasard, le soleil paraît un instant, les voilà dehors. Le directeur et son client, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, font une partie de tonneau sur la terrasse détrempée, tandis que, à côté d'eux, le jardinier profite de réparer, tant bien que mal, les dégâts causés par la pluie dans ses plantations.

Quand le directeur ne peut sortir, le client s'en va tout seul, sous son parapluie, enveloppé dans son manteau, jusqu'au village voisin. Il faut bien varier les plaisirs. Il entre à l'auberge, s'attable avec les paysans, puis, tout en dégustant un apéritif, les questionne sur le temps : « Eh bien, messieurs, demandez-le, croyez-vous que la pluie et le froid durent encore longtemps ? Ce n'est guère possible. »

Et ces braves paysans de lui répondre, après avoir échangé furtivement un regard qui sem-

ble indiquer qu'ils sont tous du même avis : — Hum ! hum ! mossieu, tout est possible cette année ; on n'ose rien dire. La pluie peut encore durer quelques jours, tout comme y pourrait faire beau, là, tout d'un coup. Mais, on n'a pas beaucoup d'espoir. Qu'en dis-tu, Pierre, la Dent ne lâche pas son bonnet ? Et voyez-vous, mossieu, quand la Dent a son bonnet, c'est mauvais signe.

Alors, tout songeur, sous la pluie qui continue, le pauvre client reprend le chemin de l'hôtel. Sur la porte, le directeur, heureux de le voir revenir, le reçoit avec son plus gracieux sourire. Mais lui, maintenant, est dépité. Il lui semble qu'il est dans une prison. Le bruit de ses pas, résonnant dans les grands corridors déserts, lui fait une impression pénible. Il se laisse choir dans son fauteuil. Tandis qu'il écoute le bruit de la pluie tombant sur le toit de zinc de la véranda, bruit qui le poursuit comme une obsession douloureuse, il songe à cet hôtel immense, à ce directeur, à cette armée de cuisiniers, de sommeliers, de filles de chambre. Il revoit, comme dans un rêve, les longues files de bouteilles s'étageant dans les caves, les montagnes de provisions empilées dans le garde-manger ; il entend le ronflement de l'immense calorifère, qui distribue sa chaleur dans toute la maison ; le bruit de la machine électrique faisant monter et descendre les ascenseurs et répandant partout la lumière, et il se dit que depuis quinze jours — qui lui ont semblé comme un siècle — tout cela ne travaille, ne fonctionne que pour lui seul. Puis, affreux cauchemar, il se voit tout d'un coup transporté dans le bureau du directeur ; sur le pupitre est étalé le grand-livre. D'un côté, il voit la liste des frais d'exploitation qui s'allonge, s'allonge désespérément ; de l'autre côté, il ne voit que son nom, rien que celui-là. Il tressaille ; la frayeur le saisit. Il se demande avec angoisse si c'est lui, lui tout seul qui devra rétablir l'équilibre, faire la compensation. Il veut fuir, mais il recule à l'idée de la note, à l'idée de toutes ces mains tendues qui l'attendent à sa sortie, dont il est la seule espérance et qui, depuis quinze jours, ont acquis de nombreux titres à sa générosité.

Alors, dans un suprême désespoir, qu'il ne peut contenir, il s'écrie : « O soleil, aie pitié de nous. Perce ce voile de nuages qui nous empêche de contempler ta gloire ; dissipe ces brouillards qui nous glacent. Que sous l'influence de ta bienfaisante chaleur, fondent les neiges qui recouvrent encore les pâturages, afin que les échos des monts résonnent du *iou-eh* des pâtres, des sonnaïles des troupeaux ! Parais, afin qu'on entende, sur les routes ensoleillées, les grelots des diligences emportant vers la montagne tous les écoliers en vacances, tous les citadins, soupirant après le grand air, après la liberté ; afin que les touristes puissent, chaque matin, des hautes cimes, te saluer, joyeux, à ton lever ! »

— Que le ciel vous entende ! exclame une voix.

C'est le directeur. Toujours inquiet lorsqu'il est quelques instants sans voir son client, le seul, l'unique, il vient aux nouvelles. X.

Niaffet et le lutenient.

Cosse se passavê dein lo temps dâi bounès vilhès casernes N° ion et N° dou, io lè sordats allâvont fêrê l'exercîço su la pliiace dè Mont-bénon.

Dein cé temps, lè dzouvenès dzeins, que passâvont l'écoula, n'étiot pas menâ à l'alle-manda coumeint ora, quand bin fasioint tré ti lâo serviço bin adrai et que l'étiot asse crâno militéro qu'âo dzo dè hoai.

N'y a qu'â dévezâ avoué clliâo vilho dâi campagnès dè Bâlâ, dè quarante-sa et tant

d'autro io on ouïessâi cratsi la mitraille et vo deront que l'ont bio fêrê, que, du la révejon, lo militéro n'est quasu perein et que, du adon, n'ont jamé ouzâ reinmourdzi 'na dierra po dè bon.

Lè z'autro iadzo, lè sordats fraternisâvont bin mé avoué lâo lutenients et lâo capiténo et s'ein geinâvont pas tant coumeint ora ; prâo soveint, clliâo z'officiers allâvont bairè on verro avoué lè sordats et, quand l'étiot su lè reings et que y'avâi repou, veignivant dévezâ avoué leu et contâ dâi gandoisés, tot coumeint se l'étiot ti d'apareints. Ora, allâ-lai, clliâo dzouvenès dzeins que passont l'écoula n'ouzont pa pi totsi la man à lâo capiténo, quand bin mimo sariont dâo mimo sacellio et sont tant tegnus fermo qu'on caporat n'ouze pa pi démandâ dâo fu à n'on pioupiou quand bin l'ariont coumeniyi einseimbllo. Que volliâi-vo, l'est lo respêt dâi galons, coumeint diot.

L'âi avâi dein 'na compagni dè vortigeu on gaillâ dè pè la Comba, qu'on l'âi desâi Niaffet, po cein que lo boutafrou l'âi manquâvê pas ; l'ein avâi adé dâi totès galzès à deré, et quand l'avâi lo mor ein route, sai su lè reings, sai âo repou, fasâi crêvâ dè rire tot lo peloton, avoué lè guieuseri que débitâvê.

Lè z'officiers lo cognessant du grantein po cein que l'avâi dza fè on part dè camps, assebin, quand l'aviont coumandâ repou, se ramassavont quasu tré ti vai lo peloton à Niaffet po poi recaffâ on bocon.

On iadzo, que l'étiot dinse on part étâi su l'herba, on dzouveno lutenient que volliâvê passâ po on tot fin dese à noutron mina-mor :

— Dis-vâi, Niaffet, n'ein a-tou pas iena à no contâ sta véprâ ?

— Binsu, l'âi repond l'autro ; mâ n'ouzo pas la vo deré !

— Et porquie ?

— Per cein que vo mè fariâ coffra po sta né, se la vo dités !

— Dis-la adé, te n'as rein a risquâ, n'aussè pas poairé, firont ti clliâo galounâ qu'étiot qu.

— Du que l'est dinse, va que sâi de. Et bin, dese Niaffet âo lutenient, sédès-vo quinna difereinça l'âi a eintrè lo tâi dè la maison dè force et voutra casquietta ?

— Ma fai na, n'ein sé rein ! dese lo dzouveno traina-palassa.

— Et bin, fâ lè vortigeu, y'ein a min, por cein que ti dou achottont dâi crouiès guieux !..

Ma fai, vo z'ariâ falliu vairè clliâo z'officiers et tota la compagni coumeint sè mâillivont lè coûtès dâo tant que recaffâvont ; mâ, lo pourro lutenient que la trovâvè on bocon forta, sè moolâi la leingua et rizâi dzauno, kâ l'avâi 'na vergogne dâo tonéro d'avâi étâ dinse refé pè cé tsancro dè Niaffet ; et coumeint l'aviont ti promet que ne l'âi baillèront min dè cliou, n'ouzvê tot parai rein deré, mâ sè peinsâvè tot balameint dè lai reindrè tot lo drâi la mounia dè sa pice ; adon ye revint vai lo vortigeu et l'âi dese :

— Et bin, du que t'as tant crouia plliatena, sâ-tou mè deré dierro faut d'aunès dè grisette po veti on bourrisquo ?

Adon Niaffet fâ état dè sè grattâ derrâi n'orolliè et repond âo lutenient :

— Ma fai, n'ein sé rein âo justo, mâ cein est prâo ézi à savâi : vo n'ariâ qu'â démandâ cein âo Cosandai que vo z'a fè voutra tunique et voutrès tsaussès !..

Stu iadzo, vo z'arâ falliu ourè quinnès recaffâiès l'ont fe dein tot lo peloton, assebin po lè fêrê botsi, lo lutenient, que radzivè, s'est dépatâi dè vito trêrè son sabro et dè coumandâ :

— Hardi ! à vos rangs !

C. T.

Maman...

Nous étions six officiers couchés dans le salon du petit château de Longueval, brès de Beaugency, transformé en ambulance. Tous les six nous avions été blessés à Coulmiers. Aucun de nous ne paraissait en danger de mort, et les premiers jours de fièvre passés, la douleur des plaies se calmait peu à peu et ne revenant que par instants, la joie de vivre avait repris le dessus. Inconnus la veille les uns aux autres, nous nous étions réciproquement présentés nous-mêmes, devenus tout de suite intimes comme liés par une parenté, celle du sang versé en commun dans la même plaine.

On savait les Prussiens en retraite, Orléans réoccupé par nos troupes, et nos entretiens d'un lit à l'autre avaient une note joyeuse, un reflet de victoire.

Trois d'entre nous sortaient de Saint-Cyr et, bien que d'âges, de promotions et de grades différents, nous avions aussitôt repris notre bonne camaraderie de jeunesse, évoquant les souvenirs de l'Ecole, communs à tous, retrouvant la langue spéciale du bahut et nous appelant Monsieur Bazar : sans compter le nombre de galons que portaient les manches des tuniques gisantes sur nos lits.

L'un de nous était déjà commandant, tout jeune pourtant, échappé de Sedan, spirituel, gai, entraînant dans sa conversation, alerte comme il avait dû l'être à la tête de son bataillon. Celui-là avait deux balles dans la cuisse. L'autre, tout frais sorti de l'Ecole juste pour la guerre, avait reçu un éclat d'obus au côté la première fois qu'il avait vu le feu. Pour moi, arrivé d'Afrique un mois avant comme capitaine de la légion étrangère, je possédais un bras labouré par un biscaïen, de la main à l'épaule. Je m'étais refusé à l'amputation, préférant mourir à rester manchot du bras droit, et bien m'en a pris puisque je suis aujourd'hui debout avec l'usage de mes deux bras.

Les autres étaient un capitaine d'artillerie, que nous appelions M. Pipo, et qui, pris par les deux jambes, se mettait gravement sur son séant et prétendait nous faire des conférences sur la balistique et les règles de la trajectoire, ce qui lui valait des grognements tumultueux et peu encourageants ; puis un lieutenant du train, le meilleur des hommes, mais qui ne pouvait parler sans jurer comme cinquante patens, d'autant plus irrité qu'une balle très mal placée l'obligeait à rester couché sur le ventre et lui faisait craindre de ne plus pouvoir jamais s'asseoir ; enfin le dernier, mon voisin de lit, un petit officier de mobiles presque imberbe, le plus malade de nous tous, avec un coup de feu dans la poitrine, mais sans qu'aucun organe essentiel fût lésé.

Nous menions vraiment joyeuse vie dans notre ambulance, et ceux d'entre nous qui vivent encore se souviennent avec attendrissement de ce que nous appelions notre villégiature, dans cette grande pièce aérée, aux lambris blancs rechapés de filets d'or aux corniches moulées, avec un plafond représentant un ciel riant où voltigeaient de petits amours roses au milieu de nuages blancs et floconneux.

Par trois grandes fenêtres, nous apercevions les arbres du parc couverts de givre, et nous éprouvions un sentiment de bien-être égoïste à être bien au chaud dans l'atmosphère tiède de notre salon et au repos dans nos bons lits, en songeant aux misères de froid et de fatigues jadis subies.

Puis ce qui animait, éclairait, embellissait tout pour nous, c'était la sœur de charité qui nous soignait. O chère sainte sœur, qu'elle était jolie, sans s'en douter, sous sa cornette aux ailes flottantes, dans leur blancheur, comme des ailes d'anges, avec ses yeux bleus, limpides et profonds comme un ciel pur, qui révélait ses cheveux blonds soigneusement cachés sous son voile de vierge, avec son teint aussi rose et frais qu'une aurore de printemps, avec son sourire si clair, si jeune, remède suprême et délicieux de nos souffrances.

Qu'elle était simple et bonne, la chère sainte sœur, quand elle entrait si doucement qu'on eût cru à une apparition céleste et que sa voix d'argent nous disait si gaiement le matin : « Eh bien ! comment cela va-t-il mes enfants ? » C'était si gracieux ces mots : « mes enfants », adressés par cette bouche mignonne à ces six soldats, dont deux ou trois dépassaient de vingt ans son âge ! Comme aussi nous étions des enfants soumis et obéissants à ses moindres ordres ! Combien vite nous nous taisions quand elle disait : « Ne faites pas